

DEVENIR HISTORIEN DE L'AFRIQUE GRÂCE À UN C.A.P. DE MÉCANIQUE AUTO

**PIERRE
BOILLEY**



Avec le soutien financier du laboratoire
CNRS – IMAF – UMR 8171 (Institut des Mondes Africains)

© Éditions Karthala, 2022
22-24, boulevard Arago – 75013 Paris
www.karthala.com

ISBN : 978-2-8111-2429-8

Conception graphique et couverture : Bärbel Müllbacher

PIERRE BOILLEY

**DEVENIR
HISTORIEN
DE L'AFRIQUE
GRÂCE À UN C.A.P
DE MÉCANIQUE
AUTO**



KARTHALA

« Roy : *I've seen things you people wouldn't believe. Attack ships on fire off the shoulder of Orion. I watched C-beams glitter in the darkness at Tannhäuser Gate. All those moments will be lost in time like tears in rain. Time to die*¹. »

Scott Ridley, *Blade Runner*, Scénario Hampton Fancher et David Peoples, 1982.

« La pensée naît d'événements de l'expérience vécue et elle doit leur demeurer liée comme aux seuls guides propres à l'orienter. »

Arendt Hannah, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1989, p. 26.

« C'est fou comme la vie est un long chemin d'où partent plusieurs petits chemins et suivant le chemin qu'on prend, on va ailleurs que là où on serait allé si on avait pris l'autre chemin, tu trouves pas ? – Éventuellement. »

Fabcaro, *Zaï Zaï Zaï Zaï*, Montpellier, 6 Pieds sous terre éditions, 2018, p. 60.

1. « J'ai vu tant de choses que vous-même ne pourriez pas croire. De grands navires en feu surgissant de l'épaule d'Orion. J'ai vu des rayons cosmiques briller dans l'ombre de la porte de Tannhäuser. Tous ces moments se perdront dans l'oubli, comme les larmes dans la pluie. Il est temps de mourir » (*Blade Runner*, version française).

Introduction

Le vaste intérieur du bar était faiblement éclairé de lanternes chinoises et de lampions rougeâtres. Le bruissement incessant de Hong Kong ne nous parvenait qu'étouffé par les lourdes tentures qui recouvraient les murs. Nous devisions, attablés autour d'un verre, comme deux pirates égarés en mer de Chine... Un début fort romanesque, certainement, et plein d'exotisme aventureux, ou de relents coloniaux des années 1930. Mais nous n'étions pas des fanatiques de l'exotisme, Pierre Singaravelou et moi-même. Encore que... Nous parlerons plus tard de l'ambiguïté attachée à ce concept. Nous évoquions nos parcours respectifs, les itinéraires qui nous avaient conduits à nos situations de professeurs d'histoire à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, après une journée d'un colloque fort intéressant consacré aux empires. C'est ainsi que j'ai raconté à Pierre les sinuosités de mes cheminement, les situations peu banales qui les ont émaillés. Mon collègue et ami ouvrait des yeux de plus en plus grands, avant de s'écrier : « Tu devrais écrire tout cela ! Cela changerait des itinéraires classiques de la plupart des historiens ! » L'injonction m'a d'abord fait rire, puis a creusé son sillon dans mon esprit, malgré mes réticences. Car qui suis-je pour espérer intéresser quelqu'un aux expériences que j'ai vécues ? Pas un intellectuel hors norme, ni de ces rares historiens célébrés de tous. Je ne suis qu'un artisan, comme la plupart de mes pairs, un chercheur et un enseignant parmi d'autres. Et qui plus est, un historien. S'il est déjà difficile de parler de soi, cela l'est certainement encore plus dans la discipline historique. Je ne referai pas ici l'historiographie bien connue des précédents illustres, dont les *Essais d'ego-histoire*, rassemblés

par Pierre Nora¹. Mais l'on se rappelle que ce type d'exercice n'allait pas de soi, et que les débats critiques à propos de cet ouvrage, voire les polémiques, ont été conséquents. La situation n'est plus la même, avec la multiplication des ego-histoires accompagnant maintenant chaque habilitation à diriger des recherches (HDR), mais les historiens restent mal à l'aise à l'idée de parler d'eux-mêmes. Pourtant, il y a des raisons de le faire, et écrire ce texte ressort de motivations plurielles : exposer d'où l'on parle, se situer, déconstruire sa propre subjectivité, mettre à nu ses itinéraires intellectuels, donner à comprendre les multiples facettes du « métier d'historien »², montrer les spécificités d'une spécialité, dégager les hasards et les opportunités, éclairer ceux qui suivent, et bien d'autres raisons encore.

Le premier des motifs est certainement celui de se situer, pour soi-même dans ses recherches, pour les autres afin qu'ils saisissent mieux l'émission du discours. Comme l'énonce Gérard Noiriel, « pour comprendre les hommes qu'il étudie, éviter les fautes professionnelles majeures que sont l'anachronisme et l'ethnocentrisme, l'historien doit, dans un premier temps, prendre une double distance temporelle et sociale avec son propre univers »³. Chacun sait désormais que l'historien est situé, qu'il déploie ses recherches à partir d'un temps et d'un lieu, d'une classe et d'un genre, et que « l'objectivité » n'est qu'un Graal inaccessible et illusoire. Le seul gage d'honnêteté est justement de donner au lecteur la possibilité de connaître la subjectivité de celui qui écrit. Les anthropologues l'ont depuis longtemps bien compris, qui n'hésitent pas, et considèrent même comme les éléments indispensables de leurs enquêtes, à montrer d'où ils parlent. Leurs notes

1. Nora Pierre (textes rassemblés par), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1987, 384 p.

2. Bloch Marc, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Librairie Armand Colin, 1949, 110 p.

3. Noiriel Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1996, p. 216.

de terrain, leurs difficultés au jour le jour, l'auto-analyse permanente qu'ils font de leurs rapports à leurs sujets d'étude, la mise en scène de leur subjectivité, sont des éléments de base de la discipline, enseignés dès les premières années d'études⁴. La réflexion sur cet aspect personnel et méthodologique du travail anthropologique a été poussée très loin⁵, à rebours de ce qu'ont pu faire les historiens sur ce sujet. Je voudrais à mon tour me situer, expliquer ce qu'induisent les origines sociales, décrire l'itinéraire, pour ma part hasardeux, qui m'a conduit à devenir historien. Je voudrais tenter de faire comprendre quelles sont mes relations à mes objets de recherche, les expériences plus ou moins aventureuses qui m'ont amené à choisir les problématiques qui ont été les miennes, ainsi que la spécialité d'histoire de l'Afrique dans laquelle je me suis engagé. Plus encore, montrer que pour un historien qui prend pour objet d'étude le passé de populations aux cultures différentes de la sienne, il est fondamental de repérer les stéréotypes et les clichés appris dès la petite enfance, les poncifs et les fausses évidences que notre environnement nous a donné à intégrer et qu'on promène avec soi. Montrer encore par quels biais, quelles rencontres, on peut parvenir globalement (jamais complètement) à les réduire ou tout au moins à les déconstruire et les tenir à distance.

Une deuxième justification à ce texte pourrait être celle des relations à la profession. En premier lieu, la façon d'y entrer, c'est-à-dire le « processus de nomination » qu'évoque Max Weber en 1919 dans sa conférence « Le métier et la

4. « C'est le journal [de terrain] qui transforme l'erreur manifeste – erreur d'appréciation, événement inattendu – en outil de mise en évidence, par le décalage des normes différentes auxquelles sont soumis vos enquêtés et vous-même. C'est ce qu'on appelle *auto-analyse* : l'objectivation de vos attentes subjectives, de vos engagements plus ou moins inavoués, de vos prises de position, elles-mêmes socialement déterminées » (Beaud Stéphane et Weber Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1997, p. 97).

5. Lire notamment : Caratini Sophie, *Les non-dits de l'anthropologie*, suivi de *Dialogue avec Maurice Godelier*, Paris, Thierry Marchaise éditions, 2012, 192 p.

vocation de savant (*Wissenschaft als Beruf*) »⁶. Être élu sur un poste universitaire n'est jamais simple. Il a fallu évidemment que le poste en question ait été créé, sur proposition de l'Université, mais aussi sur décision d'un ministère qui a obtenu un budget pour cela. Si le poste était déjà présent, il a fallu qu'il se libère, parce que son titulaire est parti à la retraite ou a obtenu une mutation. Il a aussi fallu être prêt, au moment précis de la publication du poste, avec un dossier solide, une habilitation à diriger les recherches et une qualification du Conseil national des Universités. Il a enfin fallu convaincre la Commission de spécialistes ou le Comité de sélection, ce qui ne dépend pas uniquement du candidat, mais aussi des équilibres internes, des jeux de pouvoir et d'influence. Les rouages du processus de nomination sont complexes, à la croisée des pouvoirs mandarinaux, des luttes d'influence individuelles ou de groupes, des compétences scientifiques personnelles, du hasard et des opportunités. En ce sens, expliciter une élection n'est pas anodin pour mieux comprendre un métier qui s'exerce dans une communauté constituée au cours de ces exercices de sélection. Expliciter les relations à sa profession implique aussi de comprendre et de décrire ses propres occupations, la « clarification de nos pratiques quotidiennes » que réclame Gérard Noiriel. Je pense qu'il est important de répondre à ses injonctions : « [...] J'avais plaidé, il y a plus de vingt ans, mais sans grand résultat, pour qu'on réfléchisse aux différentes activités qui définissent concrètement ce qu'on appelle le "métier d'historien". J'avais proposé qu'on arrête de faire croire au public que ce métier se résumerait à un travail d'archives. [...] Outre la diversité des types de publications, il faut bien sûr ajouter que le métier d'historien implique aussi des activités d'enseignement, la participation à des tâches collectives pour faire vivre des revues spécialisées,

6. Conférence publiée dans Weber Max, *Le savant et le politique* [1919], Paris, Union Générale d'éditions, coll. « Le Monde en 10-18 », 1963, 186 pages. En ligne : http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/savant_politique/Le_savant_et_le_politique.pdf

des centres de recherches, des départements universitaires, etc. Enfin, les historiens qui se soucient de la fonction civique de l'histoire doivent s'efforcer de transmettre leurs connaissances savantes auprès d'un public plus large ; ce qui suppose de nouer des relations avec les journalistes⁷. » Ce texte est donc écrit aussi dans cette perspective, afin de signifier ce que veut dire être historien. Pas seulement dans sa fonction intellectuelle, mais dans ses différentes activités. La recherche, l'enseignement, l'administration, les engagements institutionnels, les rapports aux médias, à la vulgarisation, sont les différentes facettes du métier, qu'il est utile de mettre en scène.

Mais pour répondre à ces objectifs, que faut-il entreprendre ? Une ego-histoire, une auto-analyse, une autobiographie ? L'ego-histoire a été écrite pour l'HDR, ce fut un exercice passionnant, mais finalement un peu frustrant à cause de la pudeur personnelle qu'elle implique. On ne parle pas vraiment de soi dans une ego-histoire d'HDR, mais essentiellement de ses travaux et de l'évolution de ses problématiques. L'autobiographie est terrorisante⁸, d'autant qu'elle a été sèchement condamnée par Pierre Bourdieu : « Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut tenter de dégager quelques-uns des présupposés de cette théorie. D'abord le fait que “la vie” constitue un tout, un ensemble cohérent et orienté, qui peut et doit être appréhendé comme expression unitaire d'une “intention” subjective et objective, d'un projet : la notion sartrienne de “projet original” ne fait que poser explicitement ce qui est impliqué dans les “déjà”, “dès lors”, “depuis son plus jeune âge”, etc., des biographies ordinaires, ou dans les “toujours” (“j'ai toujours aimé la musique”) des “histoires de vie”. Cette vie organisée comme une histoire se déroule, selon un ordre chronologique qui est aussi un ordre logique, depuis un commencement,

7. <https://noiriel.wordpress.com/2019/02/11/patrick-boucheron-un-historien-sans-gilet-jaune/> (consulté le 19 février 2019).

8. Certains s'y prêtent pourtant sans trop de frayeur. Voir notamment l'ouvrage récent de Soulet Jean-François, *Mon histoire*, Pau, Éditions Cairn, 2019, 526 p.

une origine, au double sens de point de départ, de début, mais aussi de principe, de raison d'être, de cause première, jusqu'à son terme qui est aussi un but⁹. » De fait, je ne peux que faire mienne cette critique. Je ne fais en aucun cas le « postulat du sens de l'existence ». Pas de sens de la vie mais, bien au contraire, l'affirmation des hasards, des opportunités de fortune, des sauts de situations. Je n'ai aucun désir de « création artificielle de sens ». Il ne s'agit donc pas ici d'une « histoire de vie », ou d'un « récit de vie », au sens classique du terme¹⁰. Il ne s'agira donc pas d'une « histoire de soi », mais de l'exposition des multiples facettes, des « masques » revêtus tour à tour par une personne donnée, qui se trouve être « moi », mais qui aurait pu être un autre. La garantie qu'offre cette production personnelle est justement la conscience profonde d'une bonne dose d'absurdités, qu'abolirait peut-être un biographe extérieur à la recherche d'un « sens ». Alors, si l'on veut suivre Bourdieu, faut-il faire une auto-analyse ? Bourdieu est très clair : « En adoptant le point de vue de l'analyste, je m'oblige (et m'autorise) à retenir tous les traits qui sont pertinents du point de vue de la sociologie, c'est-à-dire nécessaires à l'explication et à la compréhension sociologiques, et cela seulement¹¹. » Mais je ne suis pas sociologue, encore moins Bourdieu, et mon projet n'est pas de ce type. Faut-il suivre alors d'autres recommandations, telles que celles d'Étienne

9. Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72.

10. Je sais ce que peut induire un « récit de vie » pour en avoir produit un (*Amidou Mariko. Mémoires d'un crocodile. Du sujet français au citoyen malien*, Bamako, Éditions Donniya, 2001, 198 p.). Les longs échanges que j'ai eus avec Amidou, et particulièrement ma propre réflexion au regard de ce qu'il m'a dit, m'ont amené à lui proposer un plan qui a « fait sens ». Amidou Mariko, à ma grande surprise, m'a affirmé qu'il trouvait dans mes propositions le sens qu'il cherchait à sa vie. Les moments que nous avons passés ensemble, pendant plusieurs années, m'ont-ils permis de mieux voir, de l'extérieur, ce que voulaient signifier ses engagements ? Ou ne s'est-il produit qu'une reconstruction de ma part de ce que je comprenais de lui ? Je ne l'ai jamais su. Mais un sens avait été trouvé à cette vie. Je m'interroge toujours sur la signification de tout cela, et soupçonne qu'un tour différent aurait pu être trouvé à cette vie si un autre que moi avait fait ce travail.

11. Bourdieu Pierre, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004, p. 11.

Anheim¹² ? Ce collègue distingue plusieurs façons de procéder, la « pente biographique », qu'il juge insuffisamment réflexive, « l'approche méthodologique », trop scientifique et pas assez concrète, et « l'expérimentation narrative ». Cette dernière méthode est décrite comme un déplacement de « l'exigence réflexive que l'historien peut difficilement ne pas avoir envers lui-même vers le mode de récit, plutôt que vers une histoire de soi utilisant les méthodes des sciences sociales »¹³. Le projet me convient bien, qui mêle narration, récit réflexif, corollaires méthodologiques et problématiques, points auxquels il paraît important d'ajouter expériences institutionnelles et pratiques professionnelles. Autrement dit « comprendre la trajectoire de son itinéraire » et, sans séparer expériences personnelles, intellectuelles et professionnelles, être attentif aux « transactions, interférences, dynamiques, construction symbolique et sociale »¹⁴. En fin de compte, je ne désire donc faire ni une autobiographie, dans son sens le plus classique, ni une auto-analyse, mais peut-être un peu des deux. Je voudrais, surtout, offrir le témoignage d'un parcours particulier, sans penser en aucun cas qu'il puisse avoir un quelconque « sens ».

Il est en outre possible d'évoquer d'autres intérêts à la présente démarche. Je ne suis pas un universitaire issu du sérail. Il était même fort improbable que je devienne ce que je suis aujourd'hui. Mon environnement familial ne me prédisposait guère à être un jour professeur des universités. Je ne suis pas d'origine prolétaire, mais j'ai grandi dans un milieu de petite classe moyenne, où la culture de la bourgeoisie intellectuelle, ou de la bourgeoisie tout court, n'était pas présente. Cela a pu représenter un handicap, mais aussi une force dans certains aspects du métier. Je voudrais donc montrer qu'il n'est pas nécessaire d'être un héritier pour devenir un universitaire. Et en rejoignant une nouvelle fois G. Noiriel,

12. Anheim Étienne, *Le travail de l'histoire*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018, 254 p.

13. *Ibidem*, p. 19.

14. Smith Darwin, *Devenir historien*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2012, p. 10.

affirmer qu'il est important que ce soit possible : « en mettant en lumière les rapports entre mon expérience vécue et mon travail d'historien, je voudrais convaincre les lecteurs que la diversité des origines et des trajectoires sociales est nécessaire au développement intellectuel d'une nation. Ceux qui ont emprunté les chemins de traverse, qui ont résisté aux logiques académiques et aux habitudes de pensée qu'elles secrètent possèdent un savoir précieux qui ne s'apprend pas dans les livres, mais au contact de la vie »¹⁵. De fait, il est possible d'emprunter ces chemins de traverse pour arriver quelque part. Il y a d'autres chemins que l'École normale supérieure ou l'agrégation pour rejoindre l'université. Il n'est pas non plus toujours nécessaire de savoir très tôt qu'on le fera. Mon expérience sera peut-être ainsi utile aux étudiants, ou à toute personne qui cherche sa voie. Les vocations qui s'imposent ou coulent de source ne sont pas si fréquentes, et il me semble sur ce point aussi important, ou peut-être même plus important, de savoir saisir les opportunités qui se présentent. Dans tout accomplissement, il y a une part de hasard¹⁶, le croisement de certaines occasions. On a la chance ou pas de les connaître, mais on réussit aussi à les saisir ou non, et on a ou non le talent de le faire. Dans ces opportunités, il faut certainement savoir ce que l'on cherche, posséder un principe, un guide interne des choix à accomplir. Pour moi, de façon plus ou moins consciente, il s'agissait d'être guidé

15. Noiriel Gérard, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Éditions Belin, 2003, p. 249.

16. Max Weber en relate l'expérience avec force et humour : « Il est un aspect propre à la carrière universitaire qui n'a pas disparu et qui se manifeste même d'une façon encore plus sensible : le rôle du hasard. C'est à lui que le *Privatdozent* et surtout l'assistant doivent de parvenir éventuellement un jour à occuper un poste de professeur titulaire à part entière ou surtout celui de directeur d'un institut. Bien sûr, l'arbitraire ne règne pas seul dans ce domaine, mais il commande pourtant dans une mesure inhabituelle. Je ne connais guère de carrière au monde où il joue un si grand rôle. Je puis en parler d'autant mieux que personnellement je dois à un concours de circonstances particulièrement heureuses d'avoir été appelé très jeune à occuper une chaire de professeur titulaire dans une spécialité où des camarades de mon âge avaient indubitablement produit déjà beaucoup plus que moi-même. » Max Weber, *Le savant et le politique (Le métier et la vocation de savant, 1919, Wissenschaft als Beruf)*, trad. par J. Freund, Paris, Plon, 1959, rééd. 1963, p. 76.

par la passion et les enthousiasmes. Les principes de plaisir et de liberté ont été fondamentaux, et ils prenaient essentiellement les formes du voyage, de la découverte, de l'aventure. De la curiosité et de l'élan vers le monde et vers l'Autre.

On peut donc être un historien singulier, sur le plan des origines sociales, de l'itinéraire qui a conduit à le devenir, mais aussi sur celui des pratiques professionnelles. Les grands traits du métier sont évidemment toujours les mêmes et, pourtant, les types d'historien sont multiples. Entre érudition et larges synthèses, entre monographies et manuels, entre clarté d'écriture et jargon, entre intellectualisme et contact physique avec un terrain lointain, entre antiquité et histoire immédiate, entre sources écrites et orales, chacun compose un menu qui lui est particulier. Pas de hiérarchie entre ces voies et ces méthodes, ces intérêts et ces problématiques, et pas de choix tranchés. Chaque historien prend généralement un peu de tout cela, mais dans des proportions différentes. Être historien de l'Afrique, ce n'est pas renoncer à l'érudition, comme certains peuvent le croire parfois, mais c'est souvent accepter, et rechercher, les sources difficiles, les engagements physiques, la découverte et l'enracinement dans des cultures et des langues différentes. Le présent texte a aussi pour ambition de donner à comprendre aux étudiants, aux collègues, ce que veut dire être un historien de l'Afrique, qui plus est contemporaine, et d'évoquer « l'effort continu, opiniâtre et en partie ignoré, des spécialistes des aires culturelles »¹⁷.

Si certaines aventures m'ont porté vers l'histoire de l'Afrique, celle-ci m'a en retour amené à en vivre d'autres. De fait, l'aventure est partout. On a l'habitude de la situer bien loin, dans des terrains difficiles, en Afrique, dans le désert ou la forêt primaire, mais elle est aussi très présente dans les couloirs de l'université, ou en face d'un public étudiant. Il y a des aventures physiques, mais il existe aussi des aventures intellectuelles et des aventures institutionnelles.

17. Boucheron Patrick, *Pour une histoire-monde*, Paris, PUF, 2013, p. 7.

Créer un laboratoire de recherches peut être aussi aventureux que traverser le désert. Ce ne sont pas les mêmes dangers, mais il y a autant de crocodiles dans les couloirs d'une université qu'au fond d'une rivière africaine, et parfois plus de dangers que sur une piste saharienne. Cela demande les mêmes volontés, la capacité d'entraînement, la résilience aux problèmes, la patience et l'énergie pour arriver au but. Dans cet exercice, être accoutumé à l'aventure physique est certainement un avantage. On entre peut-être plus facilement en contact avec les gens qui vous entourent, et il est fort probable qu'on accorde moins d'importance aux attaques ou aux vexations que l'on vous fait subir. On est sûr en tout cas qu'il y a plus important, plus douloureux, que les mesquineries auxquelles on doit faire face et, à force d'en avaler, on sait qu'il y a pire que les couleuvres comme aliment étrange. Je voudrais raconter toutes ces aventures. Donner à comprendre en quoi elles ont pu être utiles et aussi évoquer les expériences parfois douloureuses, parfois peu banales, toujours passionnantes, qui ont été vécues. Il y a eu dans ces épisodes originaux ou pittoresques, voire extravagants et à la limite du crédible, toujours à apprendre. Il m'apparaît important d'en témoigner, pour l'histoire ou pour l'histoire de l'histoire. Pour l'histoire, parce que j'ai eu la chance d'observer et de vivre au sein de mondes maintenant disparus. Les Touaregs que j'ai rencontrés dans les années 1970 portaient majoritairement la longue épée droite au côté (*takuba*) ; ni treillis militaires ni kalachnikovs n'étaient de mise dans ces années. J'ai pu évoquer dans les villages avec de vieux messieurs leurs expériences de tirailleurs « sénégalais » embourbés dans les tranchées de la Somme en 1914-1918, et j'ai vu les masques danser dans la forêt où des années plus tard les affrontements en Côte d'Ivoire ont occasionné des massacres. J'ai vu des mondes s'évanouir dans le temps, et j'en ai vu d'autres apparaître. Je ne pleure pas, comme Lévi-Strauss¹⁸, la disparition de ces mondes, car ils

18. Lévi-Strauss Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1984 [1955], 512 p.

ne m'ont pas tous échappé. Je suis heureux de les avoir vus, je voudrais en parler, car ils appartiennent maintenant à l'histoire, une histoire qui a été mon présent. Il en est de même des aventures institutionnelles que j'ai vécues avec d'autres. Elles sont déjà, même si cela peut paraître grandiloquent, du domaine de l'historiographie. On perd vite la mémoire des créations de laboratoires ou de réseaux de recherche, et des bases intellectuelles, humaines et matérielles sur lesquelles elles se sont fondées. Il me paraît nécessaire d'en rendre compte. Sur ce point encore, l'important n'est pas ce que personnellement j'ai vécu. Cependant, ayant été bien placé, voire en position centrale, dans ces opérations institutionnelles, il m'apparaît qu'il est de ma responsabilité d'en transmettre la mémoire.

Mais je ne suis ni Lévi-Strauss, ni Bourdieu, ni Nora, ni Weber, et le présent travail ne sera jamais aussi réflexif et analytique que je le souhaiterais ou qu'on l'attendrait. Je ressens profondément l'impudeur qu'il y a à parler de soi, et je connais les critiques auxquelles je m'expose. Loin de moi la volonté de faire « acte d'autoconsécration par lequel un individu fait savoir au public qu'il a une opinion suffisamment haute de lui-même pour considérer que son expérience particulière est assez importante et significative pour intéresser les autres »¹⁹. Je ne suis pas dupe du « récit de soi », et mon ego n'est pas tant surdimensionné. Mais après tout, « il n'y a pas besoin de se croire grand pour se donner de grands modèles »²⁰. J'aurais quoi qu'il en soit au moins répondu aux injonctions de Max Weber : « L'honnêteté intellectuelle exige que le savant, arrivé au terme de sa carrière, explique à ceux qui aspirent à lui succéder ce qui les attend, afin qu'ils puissent s'engager dans leur "métier" en connaissance de cause²¹. » Et pour être tout à fait honnête, il ne suffit pas d'un CAP (certificat d'aptitude

19. Noiriel Gérard, *Sur la « crise » de l'histoire*, op. cit., p. 237.

20. Anheim Étienne, *Le travail de l'histoire*, op. cit., p. 25.

21. À propos de la conférence de Weber, « Le métier et la vocation de savant », cf. G. Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, op. cit., p. 220.

professionnelle) pour devenir professeur d'histoire de l'Afrique à la Sorbonne, comme le titre de ce texte pourrait le laisser croire. Il faut aussi un certain nombre d'années d'études supplémentaires et de recherches. Néanmoins, sans le CAP de mécanique auto, j'aurais bien pu disparaître au détour d'une dune saharienne. Il m'a donc aussi été indispensable...

Premiers pas

Vers l'histoire...

Comment devient-on historien de l'Afrique ? Pourquoi choisir une spécialité où les postes sont plus rares qu'ailleurs, où les difficultés rencontrées sont plus importantes matériellement et culturellement, par l'éloignement des sources et la confrontation avec d'autres sociétés que la sienne ? De la façon la plus classique, éventuellement, comme pour les historiens d'autres spécialités. Certaines et certains de mes collègues ont suivi les classes préparatoires, sont entré(e)s à l'École normale supérieure, ont passé les concours et ensuite, après une période plus ou moins longue dans le secondaire, ont été élu(e)s à l'Université, comme maîtres de conférences puis professeur(e)s. Pourquoi ont-ils choisi les Afriques comme objet de leurs recherches ? Il faudrait le leur demander, car peu se sont exprimés sur ce sujet¹... Pour ma part, les choses ne se sont pas vraiment passées comme cela. Pour commencer, il fallait arriver à l'histoire, ce qui n'était pas couru d'avance.

En premier lieu, mes classes lycéennes me poussaient vers d'autres choix. J'aimais les cours d'histoire, et j'étais

1. Voir surtout Catherine Coquery-Vidrovitch, « Pourquoi j'ai choisi l'histoire de l'Afrique », *Mande Studies*, vol. 20, 2018, p. 7-17, www.jstor.org/stable/10.2979/mande.20.1.02. Plus récemment, Catherine a publié un témoignage complet et très approfondi : *Le choix de l'Afrique. Les combats d'une pionnière de l'histoire africaine*, Paris, La Découverte, 2021, 302 p. On peut aussi trouver des ébauches de réponse dans certains ouvrages d'hommage offerts à des collègues (Françoise Raison-Jourde, par exemple, dans un texte écrit par Didier Nativel : « Étrangère et pourtant parente. Singularités du parcours de Françoise Raison-Jourde, historienne de Madagascar », in Nativel D. et Rajaonah F. (dir.), *Madagascar revisitée. En voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Paris, Karthala, 2009, p. 27-53).

plutôt bien noté dans cette matière, mais pendant toute ma scolarité au lycée Carnot, un établissement de bon niveau pourtant, je n'ai guère été ébloui par ses enseignants. J'en ai d'ailleurs oublié la presque totalité, sauf deux d'entre eux. J'ai admiré le premier. C'était un jeune professeur qui nous enseignait en 5^e ; sa personnalité était séduisante, notamment parce qu'il ne nous prenait pas pour des gamins (que pourtant nous étions) et nous traitait plus en adultes capables de réflexion qu'en élèves chahuteurs. Et surtout, c'était l'année 1968. Nous jouions dans la cour de récréation aux étudiants et aux CRS, et les élèves faisant les policiers étaient privilégiés, car ils avaient le droit de ramasser les branches mortes des arbres de la cour, avec lesquelles ils étaient autorisés à taper ceux qui avaient la malchance d'être tirés au sort comme étudiants. Notre conscience politique était plutôt faible, comme on peut le voir, et nous percevions les « événements » surtout comme des épisodes peu compréhensibles mais souvent excitants. La télévision montrait en noir et blanc, sur l'unique chaîne alors disponible, les charges policières contre de jeunes rebelles. On sentait chez les adultes une sourde inquiétude ; mes parents m'interdisaient de partir hors de Paris pour un week-end de scout, car « les chars entouraient la ville » et m'auraient peut-être empêché de revenir chez moi, et ainsi de suite. Pour le reste, je comprenais peu de choses, mais tout se finit en apothéose ce fameux jour de l'année où les CRS sont entrés dans le lycée. Nous étions en cours de français, on entendait des bruits de bagarre dans le hall, mais notre enseignante s'opposait à notre curiosité et nous interdisait de regarder par les hautes vitres qui surmontaient les murs de la classe et ouvraient sur le grand hall du lycée. La tension et l'excitation de savoir ce qui se passait étaient terribles et, dès que la sonnerie de fin du cours a résonné, nous nous sommes rués hors de la salle. Sous nos yeux stupéfaits, des tables et des chaises étaient répandues partout, et des haltères jonchaient le sol. Notre jeune professeur d'histoire était là, et nous avons couru vers lui pour enfin savoir ce qui s'était passé. Un filet de sang coulait de sa bouche. Il nous a appris qu'on s'était battu avec

les policiers, notamment à coups d'haltères, qu'un élève de 6^e était parti à l'hôpital, que le lycée fermait et que nous étions donc dès maintenant en vacances. C'était une bonne nouvelle, mais nous étions surtout en admiration devant ce héros de la résistance à l'ordre, et c'est certainement ce sentiment, plus que ses qualités pédagogiques, qui a figé son souvenir dans ma mémoire.

Le second enseignant d'histoire dont je me souviens était l'exact contraire du premier. Petit tyran professoral, sûr de lui, il nous a accueillis lors de notre première heure de cours par la longue liste des sanctions auxquelles nous nous exposions si nous manquions à la discipline, négligeant complètement de nous informer de la teneur du programme qui nous attendait. Les heures d'histoire de cette année-là ont été fort longues, obligés que nous étions d'écouter les discours monotones de cet enseignant toujours assis derrière son bureau, doigts croisés, et qui n'était manifestement pas passionné par son sujet. Dommage, car j'aimais bien l'histoire, ou tout au moins son exotisme temporel. Elle permettait de rêver aux temps passés, dans un ailleurs étrange qui s'était déroulé pourtant dans les lieux mêmes où nous étions. J'imaginais mon quartier dans les siècles successifs. Où j'habitais, il n'y avait que campagne et champs, et les chemins se transformaient en rue, les premiers immeubles apparaissaient... Une machine à remonter le temps m'emportait en arrière, je voyais défiler les paysans en chausses, les chevaliers en armure au milieu de Paris. René Barjavel me plongeait dans des abîmes de réflexion lorsque son *Voyageur imprudent* tuait son propre ancêtre au siège de Toulon, et les paradoxes spatio-temporels me lançaient dans des songeries sans fin.

J'aimais bien l'histoire, mais en réalité, ce qui me passionnait vraiment, c'était la biologie, les « sciences nat' », comme on disait à l'époque. La vie des cellules, la méiose et la mitose, l'observation des paramécies, les réflexes nerveux de la grenouille que nous avions auparavant lobotomisée, la réplication des brins d'ADN, tout était pour moi source d'enchantement et d'intérêt. Je n'avais même pas besoin

d'apprendre, et le manuel de biologie était un roman toujours stupéfiant. Premier dans cette matière en terminale D, et avec d'indéniables facilités, je fus présenté par mon professeur au Concours général, source de prestige auprès de mes camarades, même si je ne sus jamais à quelle obscure place j'avais finalement été classé. C'est donc sans hésitation qu'une fois le bac scientifique en poche, en 1974, je me présentais à Jussieu pour m'inscrire en biologie. Je rêvais de devenir un jour éthologue et de déchiffrer les clefs du comportement animal, à la suite de Konrad Lorenz et de ses oies, populaires à cette époque. Cependant, à la lecture du programme de première année affiché sur les murs, mon enthousiasme retomba lourdement. On demandait surtout aux étudiants débutants de suivre des cours de mathématiques, de physique et de chimie ; la biologie elle-même, parent pauvre des enseignements, n'arrivait vraiment qu'en licence, après au moins deux années de fac. Or, la chimie, la physique, et surtout les maths, n'étaient pas franchement ma tasse de thé. Voyant mon désarroi, un ami qui m'accompagnait me proposa de le suivre à Nanterre, à l'université Paris X, où il allait lui-même s'inscrire en histoire de l'art. Là, une fois dans les couloirs du département d'histoire, la découverte des intitulés de cours me séduisit nettement plus, et c'est ainsi que je décidai de m'inscrire dans la discipline historique. Non pas d'ailleurs pour devenir historien, ce qui m'apparaissait comme un but fort lointain et inaccessible, voire peu désirable. J'étais intéressé, tout simplement, et ces études semblaient nettement plus à ma portée que celles touchant à la biologie.

Un autre sentiment était aussi présent. Nous étions en 1974, et ma conscience politique avait fortement évolué depuis mes jeux dans la cour du lycée Carnot. L'époque était au marxisme triomphant, mais je ne me sentais pas prêt à prendre la carte des nombreux groupuscules trotskistes ou maoïstes qui proliféraient à l'époque, et encore moins celle du parti communiste, que nous étions assez nombreux à considérer comme un parti quasiment réactionnaire. Mon attirance allait plutôt vers les anarchistes, mais ceux-ci aussi demandaient de

prendre une carte, ce qui m'apparaissait complètement paradoxal. En fin de compte, j'avais plutôt tendance à me sentir situationniste, pas à la façon nihiliste de Guy Debord, mais à celle joyeuse, sensuelle et aventureuse de Raoul Vaneigem, et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*² fut un temps mon livre de chevet. Évidemment, pour quelqu'un qui venait de sortir laborieusement de la religion catholique familiale, qui voyait d'un œil effaré ses parents ligotés par les conventions sociales, les rigidités d'apparence, la domination machiste, la loyauté à l'entreprise d'un père comptable fier de sa médaille de quarante ans de travail, la phrase « Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui » était tout à fait mobilisatrice. Non seulement je ne voulais pas mourir d'ennui, mais je voulais surtout « ne pas entrer dans le système ». C'est-à-dire ? Ne pas me faire duper comme mes parents, rester libre, préférer la marginalité à l'intégration, l'aventure à la vie confortable. Je voulais être le loup efflanqué plutôt que le chien gras mais tenu par son collier, comme M. de La Fontaine me l'avait représenté. En pratique, cela voulait surtout dire ne pas se retrouver emprisonné par un travail... Certes, nous étions dans la première moitié des années 1970, et le chômage n'était alors pas vraiment un souci. Mais mes aspirations n'étaient pas hypocrites. Je ne me disais pas : « Vivons pour le moment, on trouvera bien plus tard ! » Non, je voulais réellement être ailleurs, hors des cadres reconnus. Je rêvais de voyages, de routes et de Kérouac, d'une vie de trappeur dans les montagnes canadiennes, je chantais « La route m'entraîne et m'appelle » (Michel Corringe), « *On the road again* », et je fonçais avec Peter Fonda sur la moto du film *Easy Rider*. Or, la biologie, dans ces années, c'était un boulot assuré, mais certainement plus celui du laborantin que de l'éthologue. Et l'histoire, c'était en revanche la perspective quasiment assurée d'avoir du mal à trouver un poste.

2. Vaneigem Raoul, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1967, 296 p.

Cela peut sonner curieusement à des oreilles d'aujourd'hui, mais ne pas trouver un emploi était bien la certitude de rester en marge de cette « société de consommation » honnie. Je m'engageais donc avec enthousiasme dans ces études qui allaient ne m'amener à rien... Autant dire que ma vocation d'historien n'avait pas été écrite dans le marbre du destin ! Dans la même veine, j'appris assez vite que nous pouvions postuler à l'IPES³, un concours qui nous permettait d'être rémunérés pendant au moins trois ans pour faire nos études. Mais la contrepartie étant un engagement de dix ans dans l'enseignement, je renonçai aussitôt... Rester libre, vous dis-je, sans chaînes !

J'aurais pourtant eu bien besoin de certaines assurances financières, dans ces années-là. Après les ultimes affrontements familiaux, j'avais claqué la porte de mes parents, qui m'avaient du coup voué « à manger de la vache enragée » et m'avaient coupé les vivres. Qu'à cela ne tienne, et même tant mieux ! Je mettais avec joie en pratique les difficultés et les émerveillements de la liberté. Grâce à une amie qui connaissait un commerçant, je devins poissonnier sur les marchés, me levant trois fois par semaine à trois heures du matin pour aller déglacer les poissons arrivant de Rungis, faire l'étal, vendre jusque vers 13 h, et ré-englacier pour finir la marchandise restante. Je souriais du regard étonné des consommateurs qui nous voyaient, dans le bar du coin, avaler des steaks et des verres de vin à 7 h du matin, et je sais encore gré à mes amis de fac d'avoir bien voulu continuer à frayer avec moi, malgré les odeurs marines fortement accusées que je promenais pendant ces mois de mareyage. Je devins ensuite coursier, transportant sur ma Mobylette bleue les paquets de l'imprimerie qui m'employait, et apprenant à connaître tous les recoins de Paris pour aller le plus vite possible d'un endroit à l'autre, étant payé à la course. Je faisais des déménagements, des débarrassages de caves, des chantiers de peinture, tout était bon pour vivre

3. Institut de préparation aux enseignements de second degré. Ces instituts ont été créés en 1957, et disparurent en 1979.

et continuer à étudier. Vivre chichement, de fait. Dans une chambre de bonne pendant un an, avec pour toute richesse un matelas et une table, quelques habits, un pick-up et la montre-gousset que m'avait donnée mon grand-père, ces deux derniers biens m'ayant d'ailleurs été volés lors d'un misérable cambriolage de cette pauvre chambre du sixième étage. Puis, m'étant entendu avec un couple de copains, nous avons loué ensemble un appartement de trois pièces. Une « coloc », dirait-on maintenant, mais nous parlions de communauté. Et, de fait, notre appartement était bien « la maison bleue » que chantait alors Maxime Le Forestier. Nous n'étions rarement que les trois locataires initiaux, copines et copains étaient en permanence les bienvenu(e)s, nous dormions là où il y avait de la place, et quand venait l'hiver, tous bien serrés autour de la cheminée, seul chauffage de l'appartement. Comme nos revenus étaient faibles, voire pour beaucoup inexistantes, nous allions glaner des légumes et des restes à la fin des marchés et, pour être franc, nous pratiquions régulièrement les méthodes anarchistes de récupération individuelle auprès des sbires de la société capitaliste qu'étaient les supermarchés (jamais chez l'épicier voisin, nous avions des principes !). Nous faisions aussi la nuit le tour des poubelles, toujours étonnés devant les richesses qu'on pouvait y trouver. Celles des restaurants étaient les plus profitables, où l'on récupérait des poulets, des gâteaux et même des homards entiers, mais d'autres offraient un manteau de fourrure, des coussins, des meubles, et même des émotions historiennes. Photos ou cartes postales anciennes, journaux de décennies passées et, une fois, une valise entière qui avait dû appartenir à un vétéran décédé de la Waffen SS, croix de fer et collection du journal *Signal*, affiches de propagande nazie et journal de guerre sur le front de l'Est. Cette dernière trouvaille a représenté une des belles émotions de l'apprenti historien que j'étais alors.

En effet, qu'on ne s'y trompe pas. Ces dernières lignes ne sont pas la version misérabiliste de la vie d'un étudiant pauvre et méritant qui survivait dans la jungle urbaine pour continuer envers et contre tout des études difficiles. Non, ces années

étaient joyeuses, pleines de fêtes et d'amour. Et de liberté, aussi. Mais de fait, ce n'était pas non plus des années d'aisance bourgeoise, et l'Université me montrait aussi par d'autres biais que je n'étais pas nécessairement à ma place dans les études supérieures que j'avais entreprises. Ma famille n'était pas une famille d'intellectuels. Mon arrière-grand-père était venu à pied de son Rouergue natal, à la fin du XIX^e siècle, pour trouver du travail à Paris, la métairie de ses parents étant dans l'impossibilité de faire vivre leurs huit enfants. Il était devenu garçon de café, puis « vin et charbon », bougnat en somme, comme beaucoup des exilés ruraux du Massif central. Sa fille s'était mariée à mon grand-père, quincaillier de son état. Du côté paternel, mon grand-père issu de Franche-Comté était un petit comptable qui avait épousé une couturière. Leur fils unique, mon père, avait suivi le sien dans la comptabilité, apprise en cours du soir alors qu'il était manutentionnaire dans une entreprise de sidérurgie qui l'avait recruté à seize ans, et s'était finalement marié à ma mère, infirmière. Tout cela ne faisait pas une famille de prolétaires néanmoins, mais de vraiment tout petits bourgeois. Il n'y avait pas de problèmes financiers, mon arrière-grand-père ayant réussi à constituer un patrimoine immobilier, mais ces biens n'avaient pas réussi à faire évoluer l'esprit paysan d'origine, et un sou était un sou. Nous n'avions pas hérité d'un patrimoine intellectuel, ni de la maîtrise des règles sociales naturelles aux classes supérieures. Ma tante avait eu le bac et était devenue institutrice juste après, ce qui fait donc de moi le second bachelier de la famille, et le tout premier à entrer dans l'Université. Autant dire que je n'avais ni les réseaux, ni la culture, ni même les codes ou le vocabulaire du nouveau milieu dans lequel j'arrivais. Dans mes premières années de licence, j'ai vu arriver des gens étranges qu'on appelait « les khâgneux », et qui n'avaient apparemment pas réussi à entrer dans une école Normale mystérieuse que je ne connaissais pas. Me demandant si cela avait un rapport avec une quelconque malformation des genoux, j'appris à cette occasion qu'il existait des classes préparatoires pour littéraires et que l'école des instituteurs, si elle était normale

elle aussi, n'était en rien supérieure. Mon amour de l'époque, issue de la haute bourgeoisie parisienne, utilisait des mots inconnus. N'osant lui avouer mon ignorance, je cherchais le soir dans le dictionnaire la signification de ces termes. Il faut avouer que j'eus beaucoup de mal à retrouver « rédhibitoire » et son sens ignoré, n'ayant pas compris que ce mot comportait un H étrangement placé après sa première syllabe. Et pourtant, je n'étais pas un gamin des rues ou des champs, j'avais passé des années au lycée Carnot qui n'était pas l'exemple typique de l'établissement ouvrier. Certes, je n'avais pas fait de grec, mais j'avais fait beaucoup de latin, et je possédais une bonne culture en lettres et en sciences exactes. Mes parents étaient curieux, et j'avais visité avec eux, durant les grandes vacances ou le dimanche, nombre de châteaux et d'églises qui me passionnaient. J'avais, depuis ma plus petite enfance, toujours beaucoup lu. Pourtant, rien n'y faisait. Je n'étais pas inculte, mais je ne possédais pas toutes les clefs nécessaires. J'étais naïvement une victime bourdieusienne de la « violence symbolique », engoncé sans le savoir dans une lutte contre la reproduction sociale, ou du moins cherchant à habiter un rôle qui ne m'était pas destiné. Dès ces premières années de fac, le sentiment d'être un imposteur a commencé à m'envahir. Il a été plus ou moins intense ensuite selon les moments, mais s'il s'est maintenant très amoindri, il ne m'a plus jamais quitté. Nous y reviendrons...

Malgré ce masque, j'ai avancé sans trop de problèmes et j'ai obtenu le DEUG en 1976, qui fut une année remarquable et instructive. Nous étions les cadets de Mai 68, trop jeunes pour y avoir participé, et nous enviions nos aînés. Chaque fin d'hiver, nous espérions, en scandant « chaud, chaud, chaud, le printemps sera chaud ! », que la contestation allait repartir et que nous aurions enfin la possibilité de jouer un rôle. La chance nous a été donnée lorsque le secrétaire d'État aux Universités, Jean-Pierre Soisson, voulut réformer les deuxièmes cycles universitaires et qu'en janvier 1976 Alice Saunier-Seïté, qui l'avait remplacé, publia l'arrêté de création de nouvelles filières, avec menace de sélection à l'entrée de la licence et

de la maîtrise. À dire vrai, je suis bien persuadé de ne pas avoir été le seul à m'être très peu intéressé au contenu de la réforme en question, qui m'apparaissait assez obscure. De fait, nous nous en moquions et il s'agissait surtout d'un prétexte. Dans les AG de Nanterre, les orateurs se succédaient sur l'estrade des amphis et la tonalité générale était à la lutte révolutionnaire. Il s'agissait d'abord de faire tomber le gouvernement, tout en créant des comités de type soviétique qui allaient assurer la victoire du prolétariat dans la lutte des classes en cours, et en fin de compte, sa dictature sur la société⁴. La majorité d'entre nous était bien en phase avec ce projet global, mais les moyens d'y arriver n'allaient pas de soi. Nous naviguions comme des poissons dans l'eau à travers les multiples sigles et dénominations des groupes politiques, de la LCR à l'OCI, de la Gauche prolétarienne aux lambertistes, des anarchistes de diverses obédiences aux « Mao spontex ». Mais quand on avait des idées « situ », tous ces groupes qui n'arrêtaient pas de scissionner et qui fournissaient la grosse majorité des orateurs d'amphi semblaient trop doctrinaires, trop engoncés dans leurs certitudes, et surtout manquant très fortement d'un minimum d'humour. Lassé des furieux débats entre tendances, je me mis un jour, en AG, à utiliser une sarbacane pour lancer des boulettes de papier sur la tribune. C'est ainsi que le reste des étudiants présents dans l'amphi fut alerté par l'orateur de la présence dans la salle d'un contre-révolutionnaire et que je fus stigmatisé comme « ennemi du peuple » le plus sérieusement possible... Un autre débat sur l'art et l'écriture en Union soviétique, où je défendais la liberté fort malmenée des artistes, me valut un cinglant « tu n'es qu'un petit bourgeois », qui me fit rentrer sous terre. Après tout, ces années n'étaient-elles pas aussi celles du débat à propos de Soljenitsyne, que beaucoup considéraient comme menteur et réactionnaire, de *L'Humanité* à *Témoignage chrétien* ?

4. Même si le PCF venait en février d'abandonner le concept de dictature du prolétariat, lors de son 22^e congrès... Mais encore une fois, ce parti n'était guère en odeur de sainteté dans les facs des années 1970.

Et pourtant, même si l'on n'était pas aveugle à la tyrannie soviétique, la réaction viscérale était bien d'abord de défendre les pays socialistes de toutes les critiques des « anti-communistes primaires », selon le vocabulaire de l'époque. La liberté était certes malmenée, mais n'était-ce pas pour le bien du peuple ?

La réflexion et la critique touchaient aussi la discipline historique, et cette année 1976 était passionnante à cet égard. Jean Chesneaux publiait *Du passé faisons table rase*?⁵ et Yves Lacoste, certes géographe mais aux réflexions critiques complémentaires, sortait *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*⁶. Ces deux ouvrages sont allés immédiatement retrouver Vaneighem sur ma table de chevet... La question que nous nous posions tous n'était pas celle de savoir si l'histoire était politique ou non, ce qui semblait une évidence, mais surtout comment elle pouvait servir à changer la société. Avec en corollaire, grand débat du moment, une autre interrogation : comment être militant et rester historien ? Nous en discussions à perdre haleine, particulièrement lors des réunions du Forum-Histoire, qui avait été fondé l'année précédente à Jussieu (Paris 7), et qui venait de commencer à publier, en janvier 1976, les *Cahiers du Forum-Histoire*⁷. Discussions captivantes et formatrices pour un étudiant de DEUG ! Nous évoquions l'école des Annales, les réflexions de Lucien Febvre et de Marc Bloch, l'importance de l'histoire économique et sociale, celle des mentalités. Lutter contre l'histoire événementielle, l'histoire-récit et celle des grands hommes paraissait un combat toujours d'actualité, et nous

5. Chesneaux Jean, *Du passé faisons table rase ? À propos de l'histoire et des historiens*, Paris, Maspero, 1976, 198 p.

6. Lacoste Yves, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1976, 187 p.

7. Sur les réflexions des historiens de ces années, voir le très intéressant article de Vincent Chambarlhac, « *Du passé faisons table rase ?*, un vandalisme épistémologique ? », *Histoire@Politique, Politique, culture, société* (Revue électronique du Centre d'histoire de Sciences Po), n° 23, mai-août 2014, http://histoire-politique.fr/index.php?numero=23&rub=pistes&item=29#_ftn2 (consulté le 22 novembre 2018).

conspuions avec ardeur les deux « historiens » maudits, André Castelot et Alain Decaux, leurs chroniques de rois, leur histoire de journalistes et d'académiciens, nécessairement de droite, et tous les *Historia-magazines*, dont le simple nom suscitait les huées. Nous vivions les avancées de la « Nouvelle Histoire », nous abreuvant aux écrits de Le Goff, Nora ou de Certeau⁸. Nous avons certainement plus appris, pendant ces trois mois de grève, que pendant des années d'études en histoire.

Fort de ces réflexions et de ces expériences, lorsqu'il fallut un an plus tard choisir un sujet de maîtrise, certains principes étaient posés. On ne pouvait s'intéresser qu'aux petits, et cette histoire sociale devait servir. Elle ne pouvait cependant avoir pour moi la linéarité d'une pure histoire marxiste et avait à montrer qu'il pouvait y avoir quelque salut hors des cadres soviétiques ou maoïstes. Cherchant un thème où l'aspect libertaire primait, tout autant que la révolution sexuelle et l'égalité avec les femmes, un sujet finit par s'imposer. Charles Fourier et les socialistes utopiques me fascinaient. La description minutieuse des passions humaines dans *Le Nouveau monde industriel*⁹, ouvrage paru en 1830, était bien sûr assez fantasque. Mais j'adhérais globalement aux projets de communautés phalanstériennes, avec leurs relations amoureuses non exclusives, aux affirmations de libération de la femme et au travail dans le plaisir plutôt que dans la coercition. Je m'en ouvris à Philippe Vigier, spécialiste de la Seconde République, qui accepta de devenir mon directeur de maîtrise en histoire contemporaine. Il me conseilla judicieusement une recherche et une source adaptées au temps limité de la maîtrise. Le quotidien *La Démocratie pacifique*, journal des utopistes et de Victor Considérant, lui-même disciple de Fourier, avait été fondé en 1843, peu avant la révolution de 1848 et le début

8. Le Goff Jacques et Nora Pierre, *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, trois tomes, *Nouveaux problèmes*, 231 p. ; *Nouvelles approches*, 253 p. ; *Nouveaux objets*, 283 p. De Certeau Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, 376 p.
 9. Fourier Charles, Œuvres complètes. 6, *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire ou Invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries*, Éditions Anthropos, 1966, 490 p. (1^{re} éd. 1830).

de la Seconde République. Il avait été interdit à la fin de l'année 1851, après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte du 2 décembre. Plusieurs années de ce quotidien à analyser, ce n'était pas une mince affaire. Pas d'internet, de moteur de recherche ou de smartphone prenant des photos des pages à analyser dans ces années-là ! Pas d'ordinateur portable non plus, pas de traitement de texte, seulement du papier et un stylo pour prendre des notes, dans la grande et silencieuse salle de lecture des périodiques de la BNF. Mais cela restait possible, et le contact direct avec le papier d'un quotidien du milieu du XIX^e siècle avait un charme indéniable. Le grand intérêt de ce travail était que ce journal relatait au jour le jour les expériences sociales entreprises dans les ateliers par les ouvriers qui, loin d'être seulement utopistes, cherchaient à mettre en pratique leurs idées. Leurs débats sur la propriété collective des outils et des moyens de production, à l'échelle d'un groupe local, sur le choix de rétribuer les ouvriers selon leurs moyens ou selon leurs besoins, la relation de leurs réussites et de leurs échecs, tout cela était essentiel et passionnant, donnait à voir une autre révolution possible, plus pragmatique, et j'enrageais contre Louis-Napoléon Bonaparte et son coup d'État qui avaient mis, en 1852, un terme brutal à cette expérimentation sociale, par et pour les ouvriers, et sans mainmise impitoyable d'un parti ou d'un comité central...

Cette première année de réelle recherche en histoire, en toute autonomie et à partir de sources inédites, a été un excellent moment. Malheureusement, l'État français envoyait encore ses jeunes gens accomplir un service militaire. N'ayant guère pensé, comme beaucoup d'autres l'avaient fait à temps, à me constituer un dossier de réforme, je fus surpris par l'appel de l'armée française à accomplir « les trois jours », qui n'étaient d'ailleurs qu'un jour et demi d'examen d'aptitude au service, de sélection et d'orientation. Ayant réussi haut la main les tests de QI, on me proposa de devenir officier, ce que mon antimilitarisme viscéral et politique me fit refuser avec horreur. Pour le reste, je me démenai pour avoir l'air pitoyable. Mais ma grande forme me rendit apte sans appel.

Faisant alors des pieds et des mains pour ne pas avoir à apprendre ni à tuer ni à subir l'ennui d'une vie de caserne quelque part en province ou, pire, en Allemagne, je réussis à me faire affecter à la Brigade de sapeurs-pompiers de Paris, qui acceptait alors quelques appelés. C'est donc sous cet uniforme que je soutins en septembre 1978 mon mémoire de maîtrise, avec un jury composé du professeur Philippe Vigier et de Francis Démier, alors maître-assistant en histoire sociale du XIX^e siècle. Mon apprentissage d'historien s'arrêta là, pour le moment. J'avais raté les inscriptions au diplôme d'études approfondies (DEA), que je n'avais d'ailleurs pas vraiment envisagé de faire, les quelques mois d'armée ne me laissaient pas un bon souvenir et j'avais besoin de me reprendre. Les mois qui suivirent furent donc assez vides, et surtout sans projet particulier. Être sans projet, c'était d'ailleurs ce que j'avais décidé de vivre, après avoir dévoré *Un homme qui dort* de Georges Pérec. Je n'étais pas déprimé, ou asocial comme l'homme en question. Mais j'étais en résistance, je ne voulais toujours pas « faire carrière », entrer dans la « société » par le biais d'un quelconque métier. Je ne voulais pas ne rien faire, je voulais juste faire rien. Je voulais cette expérience d'exister simplement par moi-même, sans justification d'un statut professionnel. Je voulais connaître la difficulté à n'être rien, à répondre dans les soirées « rien » à la première question qu'on vous pose et qui est celle de votre activité sociale. Je ne passais pas mon temps à regarder des chaussettes dans une bassine, comme l'avait imaginé Pérec pour son personnage, mais je refusais d'avoir un projet d'avenir, pour rester libre. C'est sur cette vague lente que se termina ma première vie.

... ou vers l'Afrique ?

Une simple question qu'un ami me posa cette année-là, vers la fin de l'hiver, eut des conséquences étonnantes et si définitives qu'elles allaient orienter tout le reste de mon parcours. Nous devions être en mars 1979 et Christian, déjà engagé dans la banque, évoqua ses vacances d'été. Il me demanda, à brûle-pourpoint : « Cet été, j'ai décidé d'escalader le Kilimandjaro. Tu ne veux pas venir avec moi ? » Surpris, ma réponse montra à l'évidence l'étendue de mes connaissances sur le continent africain : « Euh, pourquoi pas ? Mais ce n'est pas tout près, le Japon... » Il éclata de rire, me dit qu'il ne parlait pas du Fuji Yama, et que si le Kilimandjaro était bien aussi un volcan, il se situait en Tanzanie, à la frontière avec le Kenya. Il me précisa que c'était le point culminant de l'Afrique et déploya une carte pour me situer tout cela. Je crois bien que je n'avais encore jamais vraiment entendu parler de la Tanzanie, mais je vis que l'île de Zanzibar en faisait partie et mon imagination s'enflamma à l'évocation de ce nom magique. Je lui répondis aussitôt que j'étais d'accord mais, comme j'avais envie de saisir concrètement cet immense espace, expérience qui aurait été gâchée par un aller-retour en avion, je lui annonçai que j'allais partir plusieurs mois avant lui, par la route, traverser le continent pour le découvrir, et qu'on se retrouverait à Arusha, au pied du Kilimandjaro, pour le gravir ensemble. Nous avons topé. C'était parti, l'Afrique entraînait dans ma vie...

Pourquoi cette décision subite a-t-elle été aussi évidente à prendre ? Évidemment, rien ne me retenait à Paris. Aucun projet, aucun travail fixe, une rupture amoureuse récente, aucune attache réelle qui m'aurait fait hésiter. Mais ce n'est pas parce que l'on n'a pas de lien quelque part qu'on décide d'un coup de traverser l'Afrique à pied... En réalité, il y a eu là comme un coup de foudre, une envie dévorante non seulement d'ailleurs, mais aussi de plonger dans un imaginaire. Car il est à peu près sûr que le projet d'escalade du Fuji Yama ne m'eût pas fait traverser l'Asie. Un coup de foudre,

contrairement à l'image qu'on en a, n'est pas un éclair venu du ciel, *ex nihilo*, mais bien la concrétisation subite de tout un faisceau de désirs et d'attirances plus ou moins conscients. Dans mon cas, il apparaît qu'il faut remonter loin, et même au-delà de moi-même, dans la culture européenne et française. J'évoquais en introduction la notion d'exotisme. Nous sommes bien obligés d'y revenir. Mon enfance, comme celle de beaucoup d'autres, a été bercée régulièrement par l'Afrique. Il y avait cet arrière-grand-oncle, le frère de mon arrière-grand-père rouergat, qui n'avait pas eu non plus sa place dans la métairie, et qui était entré dans les ordres. On l'avait peu évoqué dans les réunions familiales, mais j'avais néanmoins entendu qu'il avait été missionnaire à Madagascar et qu'il était mort emporté avec sa mule par une rivière en crue, parce qu'il s'était obstiné à porter la communion dans un village éloigné. Il y avait ces images de nos encyclopédies pour enfants, où l'Afrique était représentée par des femmes en pagne, seins nus, pilant le mil devant des cases en terre, ou par des nomades altiers, au regard perçant le voile qui cachait leur visage, juchés sur leur dromadaire en plein cœur du désert. Il y avait eu les désirs avortés d'aventure de ma mère qui, combinés à sa foi catholique, s'étaient cristallisés sur la figure de Charles de Foucauld et son ascèse au milieu des Touaregs du Hoggar. Il y avait eu aussi des livres, *L'Atlantide*¹⁰ et ses mystères, le grand succès de Pierre Benoit au début du xx^e siècle, les romans sahariens, notamment ceux de Frison-Roche, de *L'Appel du Hoggar* (1937) jusqu'au *Rendez-vous d'Essendilène* (1954), en passant par *La Montagne aux écritures* (1952), pour n'en citer que quelques-uns, que j'avais dévorés, lus et relus avec passion. Il y avait les récits mythiques des grands explorateurs, de Mungo Park, René Caillé, Stanley et Livingstone, Burton et Speke, et bien d'autres encore, et les images de jungle traversée à coups de machette, les Montagnes de la Lune, les sources

10. Benoit Pierre, *L'Atlantide*, Paris, Albin Michel, 1919, 350 p.

du Nil. Il y avait les traductions de ces aventures en bandes dessinées, de *Tintin* à *Bob Morane*, de *Tarzan* à *Corto Maltese*, et les récits historiques des *Belles histoires de l'oncle Paul*. Il y avait eu encore des films, *African Queen*, *Zoulou*, *Pépé le Moko*, *L'Atlantide*, *La victoire en chantant*, *La Bataille d'Alger*, et le Sahara avec *L'Escadron blanc*, *Sahara*, *Beau Geste*, *Courrier sud* et tant d'autres... Il y avait aussi ces lieux au nom chargé de mystère, Zanzibar, Tombouctou, Tamanrasset, In Salah, où je voulais mettre les pieds un jour. Et toujours, livres, films, bandes dessinées, noms de lieux, étaient associés à l'aventure. De fait, j'étais assommé de stéréotypes. L'Afrique était la terre des origines, de l'innocence sauvage, un Far West du présent. Elle était pleine de mystères, d'hommes-léopards guettant dans la jungle, de masques dansant au son du tambour. Elle pouvait être dangereuse, mais elle était libre. La sophistication occidentale ne l'avait pas encore détournée de la libre aventure, elle avait le charme du risque, sans les assurances ni les chaînes de la modernité. Elle était la terre du loup hasardeux et téméraire, non du chien peureux. Elle était la terre du passé toujours présent, des feux dans la nuit, des animaux sauvages et des grands félins. Elle était altérité radicale, mais aussi voyage dans le temps, retour vers le passé, quand la vie était rugueuse, difficile et joyeuse. Elle offrait ce que j'attendais, adrénaline et grands espaces, voyage sans filet en ne comptant que sur soi-même. Elle m'excitait et me plaisait. C'est dans cet état d'esprit, finalement pas si original pour un petit Français des années 1970 (et toujours d'ailleurs pas si étonnant pour nombre de Français d'aujourd'hui), que je me suis posté à la porte d'Orléans avec Didier, l'ami qui allait m'accompagner, et que nous avons levé le pouce pour partir en stop vers le Kilimandjaro et ses neiges éternelles.